

Traduttore, traditore?

Hans-Jürgen Greif

Volume 5, Number 2, Winter 2009

Traduire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Greif, H.-J. (2009). Traduttore, traditore? *Entre les lignes*, 5(2), 18–21.

Traduire

Si les littératures du monde sont à notre portée malgré la barrière des langues et des cultures, c'est grâce aux traducteurs, ces créateurs de l'ombre qui polissent la langue pour nous offrir l'impossible traduction parfaite. *Entre les lignes* a rencontré ces artisans qui, loin des feux de la rampe, font tourner la roue de l'édition.

Traduttore, traditore?

HANS-JÜRGEN GREIF

L'ADAGE ITALIEN RESTE TROP FACILEMENT DANS NOTRE MÉMOIRE POUR NE PAS ÊTRE ÉVOQUÉ DÈS QU'ON PARLE DE TRADUCTION. En effet, il s'agit d'un jugement péremptoire : si l'on s'y fie, un traducteur trahit nécessairement le texte de la langue de départ. Pire, *traditore* signifie aussi escroc, imposteur ou encore dupeur, bref, quelqu'un qui transforme à sa guise la pensée, le style, les idées et même la réalité d'un auteur d'une autre culture – en somme, quelqu'un dont il faut se méfier. Pourtant, la critique parle souvent d'une « belle », d'une « bonne » traduction et, parfois, d'une traduction « congéniale », où le génie du traducteur entre en fusion avec celui de l'au-

teur. Qu'entend-on par là ? Quelles sont les exigences fondamentales pour qu'un traducteur littéraire nous transmette l'essentiel du texte de départ ? Pour les besoins de la cause, laissons de côté la traduction pragmatique, commerciale. Il importe de poser quelques questions avant de suivre le chemin de l'œuvre originale jusqu'à sa traduction.

UN MÉTIER DIFFICILE

Le travail du traducteur est mal connu et peu reconnu. Rares sont les lecteurs qui, dès la première page, se soucient encore de l'homme ou de la femme qui se cache derrière le livre qu'ils tiennent en main. Ils

ont choisi l'auteur au nom exotique pour des raisons particulières, sans penser à celui qui a transposé ce texte d'une autre langue, d'une autre culture. Ils l'oublient tout simplement quand le texte « coule », lui font confiance pour trouver des équivalents (métaphores, langage vernaculaire, emploi de termes familiers dans l'idiome du lecteur) qui « sonnent bien » et semblent rendre justice à la langue de l'auteur. Pour eux, une « bonne » traduction doit simplement se faire oublier. Mesurent-ils l'étendue des connaissances nécessaires pour arriver à écrire un nouveau livre – car toute traduction en est un –, reproduisant l'esprit, »

LOUIS JOLICŒUR

LA SIRÈNE ET LE PENDULE : attirance et esthétique en traduction littéraire

L'instant même, 1995

Louis Jolicœur fait partie de ce groupe de traducteurs qui passent régulièrement du côté de la création. Professeur à l'Université Laval, à Québec, ses livres ont été traduits en espagnol (il ne faut pas manquer de lire l'émouvant *Le siège du Maure*, 2002) alors qu'il a lui-même traduit, en français, des auteurs hispanophones aussi importants que Miguel de Unamuno et Juan Carlos Onetti.

Dans son essai lumineux, instructif, Louis Jolicœur nous expose les bases de la traduction littéraire : elle est bien plus qu'un simple jeu de miroirs pour découvrir un auteur dont la langue ne nous est pas familière. Selon lui, il s'agit d'un travail de « périphérie » où l'attirance pour l'auteur, perçu comme une « lointaine sirène », est située au premier plan. L'ambiguïté, les failles, les fragilités, inhérentes à chaque texte, se révèlent quand on est à l'écoute du livre à traduire. L'autre est une terre inconnue, c'est elle que le traducteur doit explorer, en écoutant longuement ses bruits pour en saisir les mots et les tensions dont il nourrira sa propre voix. « S'intéresser au mouvement des choses plus qu'aux choses elles-mêmes, c'est bien sûr contourner l'essence, mais pour mieux la saisir et l'exprimer. » Le traducteur arrive ainsi à (re)produire « l'effet » du texte en s'y glissant prudemment, en touchant l'autre sans le blesser et, surtout, sans l'altérer dans le mouvement de pendule que lui imposent sa profession, la fidélité et l'adaptation : un métier difficile, un travail solitaire qui demande une sensibilité hors du commun. Voulez-vous devenir traducteur ?

H.-J. G.



la tonalité, le rythme de l'original ? Un traducteur littéraire qui n'a pas étudié à fond l'œuvre entière de l'auteur, qui n'a pas baigné dans la culture de l'Autre, est-il en mesure de refaire le cheminement intellectuel de celui-ci ? Si le lecteur s'étonne d'incongruités, de maladroitness de style et de langage, il condamnera sans hésiter le traducteur, et même l'écrivain traduit, sans se demander s'il est devant une traduction « littéraire », c'est-à-dire qui suit l'original de près, ou d'une re-création prenant ses libertés (la « littérarité »).

Dans son roman *La volière* (L'instant même, 2008), Annie Chrétien met en scène un traducteur désœuvré qui veut



PHOTO : MARK ROBINSON / STOCK XCHNG

« être riche pour devenir quelqu'un d'autre. Libre. Écrire le livre qu'il se jurait de publier depuis quinze ans ». Voilà résumée, en quelques mots, la problématique fondamentale du traducteur. D'un côté, il aime son métier, qui le force

à tout moment à se remettre en question : « Quels ton et style adopter, quelles images utiliser ? Quels sont mes choix lexicaux ? Dois-je rencontrer l'auteur pour mieux saisir et rendre sa pensée ? » De l'autre, il déteste son travail parce qu'il est le prisonnier, voire l'otage, de l'œuvre originale : « S'agit-il vraiment de la pensée de l'auteur ? Même si ses livres sont sublimes, j'ai son personnage en horreur ; vais-je enfin pouvoir écrire mon livre à moi ? » Beaucoup de traducteurs veulent sortir de leur chrysalide tout en doutant que les ailes soient là au moment où ils se transformeront en papillons. En attendant, ils se font romancier, essayiste, poète, dramaturge « par procuration », selon leur talent. (Il est assez rare qu'un traducteur écrive aussi de la fiction ; voir notre encadré ci-contre.)



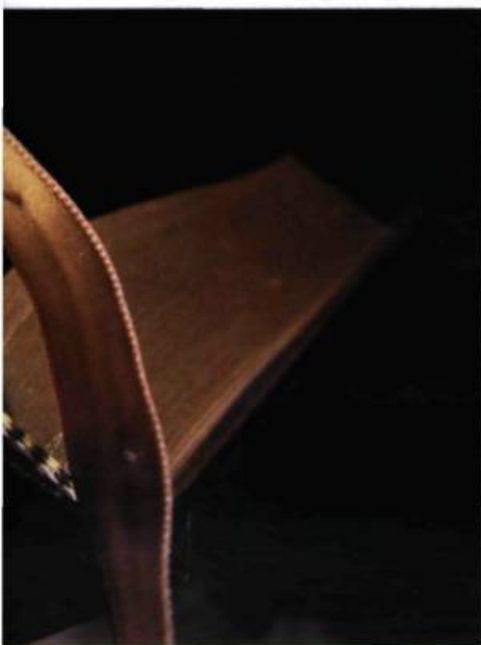


PHOTO : RODRIGO GALINDO / STOCK XCHNG

au lecteur «sa» version de l'original? Certaines de ces questions font frémir le traducteur, d'autres provoquent son sourire. Pour toute réponse, il préfère sortir de sa bibliothèque des traductions différentes de la même œuvre et nous en lire le premier paragraphe du premier chapitre. Après quoi, il dit : «À vous de choisir!» et se drape dans un silence on ne peut plus éloquent.

Les articles de notre dossier aideront le lecteur – nous l'espérons – à mieux cerner le travail du traducteur. Il constatera que traduire ne

D'un côté, il aime son métier, qui le force à tout moment à se remettre en question. [...] De l'autre, il déteste son travail parce qu'il est le prisonnier, voire l'otage, de l'œuvre originale [...].

COMMENT RECONNAÎTRE UNE «BONNE» TRADUCTION?

À cette question, il convient de répondre en s'en posant d'autres. Est-il suffisant de connaître l'œuvre et l'environnement culturel du texte de départ? Vaut-il mieux travailler avec l'auteur ou non? Sur quelle base justifie-t-on le choix de telle traduction plutôt que de telle autre? Comment se fier au traducteur qui donne

signifie pas nécessairement trahir, précisément à cause de la difficulté de saisir l'Autre. Puisque la pensée de ce dernier semble si importante pour les lecteurs d'un pays, un éditeur prend le risque de le publier en s'associant au traducteur qui convient : la perle rare. Ainsi, l'auteur ne se retrouvera pas dans un jardin d'acclimatation, mais dans un nouveau chez soi. *

TRADUCTION MODÈLE

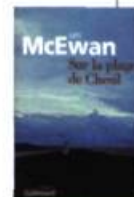
IAN McEWAN

SUR LA PLAGE DE CHESIL

1962. Dans un hôtel, sur une plage du Dorset, deux jeunes mariés, vierges, passent leur nuit de noces. Il fait chou blanc ; sa femme se réfugie au bord de la mer. Là, ils entament un dialogue implacable, reflétant leur éducation conservatrice et leur époque, marquée par le mythe de l'Empire britannique. Le mari se croit un imbécile, elle s'accuse d'être frigide. Divorce.

Ce chef-d'œuvre de concision demandait une traduction hors pair. Il fallait garder l'élégance du texte anglais et le poids des mots, ne rien perdre des images employées, faire vivre la fin d'une ère, exprimer le désarroi des protagonistes. Expérience brillamment réussie : dès la première page, France Camus-Pichon recrée une nouvelle œuvre, le meilleur compliment dans le domaine de la traduction littéraire. Travail exemplaire qu'il faut applaudir chaleureusement, avec gratitude. *Traduit de l'anglais par France Camus-Pichon. Gallimard, 2008, 151 p.*

H.-J. G.



PINTAL

LORRAINE
14H

Vous m'en lirez tant, tous les dimanches.
Le 7 décembre, la face cachée de la traduction.
Réalisation : Claude Godin



 **RADIO**
PREMIÈRE CHAÎNE

Radio-Canada.ca/radio